



HAL
open science

L'élevage extensif face à la prédation

Frédéric Nicolas, Antoine Doré

► **To cite this version:**

Frédéric Nicolas, Antoine Doré. L'élevage extensif face à la prédation. Coordonné par Nathalie Joly, Lucie Dupré et Sandrine Petit. D'une agriculture à l'autre. Conflictualités, expérimentations, transmissions, QUAE; Educagri Editions, pp.45-56, 2023, 9782759236060. hal-04074654

HAL Id: hal-04074654

<https://hal.inrae.fr/hal-04074654v1>

Submitted on 19 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'élevage extensif face à la prédation : le loup comme amplificateur de vulnérabilités

Chapitre 3

Frédéric Nicolas et Antoine Doré

1. Introduction

Le loup est réapparu officiellement en France en 1992 dans le Mercantour. Depuis lors, la présence lupine et la pression de prédation se sont étendues au sein puis au-delà du massif alpin, et les attaques et dommages sur l'élevage extensif, notamment l'élevage pastoral ovin, suivent une courbe croissante. Le loup étant une espèce protégée par la convention de Berne, le retour de ce prédateur a donné lieu à des mobilisations professionnelles de formes diverses et à une prise en charge du problème par les acteurs publics, principalement dans le cadre du Plan national d'actions sur le loup et les activités d'élevage, qui se structure autour d'un double impératif de protection : l'obligation juridique de protéger les loups implique l'exigence technique de protéger les moutons. La protection du loup et les moyens de sécurisation et de protection des troupeaux sont donc au centre d'un tel dispositif. Au-delà de ce plan national d'actions, c'est l'ensemble de la prise en compte et de l'accompagnement des problèmes de prédation (par les instituts techniques, les associations professionnelles, les acteurs publics, les associations environnementales, etc.) qui se focalise sur les enjeux technico-économiques de la prédation. Cette focale sur les troupeaux contribue néanmoins à invisibiliser un certain nombre de vulnérabilités des professionnels du pastoralisme, que l'on parle des éleveurs (propriétaires exploitants) ou des gardiens de troupeau (éleveurs-bergers, bergers et aides-bergers). C'est à ces vulnérabilités que ce chapitre et l'enquête sur laquelle il repose s'intéressent, en mettant en lumière ce que ce double impératif de protection (du loup et du bétail) fait aux éleveurs et aux bergers.

Notre matériau se compose de 74 entretiens ethnographiques (Beaud, 1996) et d'observations directes dans des exploitations et des estives de plusieurs départements : Alpes-de-Haute-Provence, Hautes-Alpes et Drôme principalement ; Isère, Savoie, Haute-Savoie, Lozère, Aveyron et Haute-Vienne également. Le territoire des Alpes-Maritimes, bien qu'emblématique des problèmes posés par la prédation, n'a pas été enquêté en raison de la tempête Alex, qui a causé des dégâts importants et de long terme sur les exploitations.

À partir de ce matériau, nous proposons d'abord de rendre compte des vulnérabilités – de santé et professionnelles – liées à la prédation lupine. La littérature en sciences sociales s'est intéressée aux différentes formes de mobilisations « lycophobes » et « lycophiles » (Mauz, 2005 ; Skogen et Krange, 2003), à la construction scientifique et politique du problème lupin (Doré, 2013 ; Mauz et Granjou, 2005 ; Mounet, 2006), ainsi qu'aux reconfigurations sociotechniques engendrées par le double impératif de protection (Vincent, 2011). Mais les dimensions sociales des vulnérabilités liées à la prédation ont rarement donné lieu à un travail d'enquête socio-anthropologique qui leur soit spécifiquement dédié (Grandmougin *et al.*, 2010). Dans une perspective psychosociologique, Alexander Zahl-Thaniem *et al.* (2020) examinent l'impact régional potentiel de la présence de loups sur la détresse psychologique des agriculteurs en Norvège. À partir des données d'une grande enquête sur les « tendances de l'agriculture norvégienne », administrée

auprès d'une population d'agriculteurs représentative au niveau national, les auteurs mesurent la détresse psychologique des éleveurs et montrent que celle-ci n'est pas liée aux pertes économiques induites par la prédation mais à toute une série transformations induites par le fait de vivre à proximité des loups. À partir de l'analyse de quatre cas (Passeron et Revel, 2005) donnant à voir des configurations singulières (en termes d'orientation technique, de genre, d'imbrication entre activité professionnelle et vie personnelle, et de niveau d'engagement dans le dossier loup), l'objectif de cet article est d'approfondir la *compréhension* des effets de la présence des loups sur la santé des éleveurs et bergers. Les cas d'Aurore, Séverine, Romain et Éleanor donnent ainsi à voir la diversité des situations face à la prédation. Ils montrent que les vulnérabilités liées à la prédation, loin de se résumer aux attaques et à des configurations sociotechniques inadaptées, trouvent leur fondement dans une économie morale (Thompson, 1963 ; Scott, 1985 ; Fassin, 2009) du groupe professionnel, c'est-à-dire dans « la production, la répartition et la circulation des sentiments moraux, des émotions et des valeurs, des normes et des obligations dans l'espace social » (Fassin, 2009, p. 1257). Cela est vrai pour les vulnérabilités de santé, dont nous montrons dans un premier temps qu'elles reposent sur l'omniprésence du loup dans l'ensemble des aspects de la vie des éleveurs et gardiens de troupeau, en même temps que sur un ensemble de dispositions corporelles et de santé constitutives d'une figure de « dur au mal » érigée en étalon de professionnalité. Cela est également vrai des vulnérabilités professionnelles, dont nous montrons dans un deuxième temps qu'elles reposent sur la remise en question par le loup de la définition du « vrai travail » et du « sale travail » pastoraux et se faisant sur la remise en cause des fondements sociaux et familiaux de cette définition.

2. Le loup et ses « morsures invisibles » : des vulnérabilités de santé construites sur le long terme

Les attaques de loups sur les troupeaux constituent l'aspect le plus visible de la prédation, du fait d'une part de leur violence et d'autre part du travail qui est réalisé par les organisations agricoles pour leur donner une existence publique à travers les médias. Les témoignages d'attaque ne manquent pas dans les documentaires, les journaux télévisés, les émissions de radio, les articles de presse généralistes et spécialisés, ou encore sur les réseaux sociaux. Les images non plus ne manquent pas, certaines renvoyant à la réalité crue des attaques (bêtes mortes, bêtes blessées, éviscérées, etc.), d'autres à la détresse de ceux qui les subissent, des éleveurs et bergers en colère s'occupant de leurs bêtes, prenant à témoin les journalistes ou les personnes présentes ou interpellant directement ou indirectement les services de l'État ou les « écologistes ». Ainsi, le travail de publicisation et de médiatisation du problème de la prédation tend à porter la focale sur les formes les plus visibles de vulnérabilité des éleveurs et des bergers, et à laisser dans l'ombre un ensemble de « morsures invisibles ». Ces « morsures invisibles », du nom d'un documentaire réalisé par la Mutualité sociale agricole en 2012 portant sur les effets psychologiques de la prédation, se construisent sur le long terme. En effet, d'une part, l'expérience de la prédation ne se résume pas au moment de l'attaque mais se caractérise par des formes d'anticipation, de répétition et de retentissement qui étirent la *présence au loup* des éleveurs, des gardiens de troupeau et de leur entourage. D'autre part, la prédation est médiée par les socialisations familiales et professionnelles qui participent sur le long terme à la fabrique d'une figure de « dur au mal », valorisée dans les mondes du pastoralisme mais également source de vulnérabilités de santé importantes dans un contexte de prédation.

2.1. Au-delà de l'attaque, un loup omniprésent source de vulnérabilités de santé

Les attaques de loups sont sources en elles-mêmes de vulnérabilités de santé importantes dans la mesure où elles représentent un choc, provoquent du stress et entraînent une dépense d'énergie importante : cet aspect est le plus connu des médecins et des préventeurs de la Mutualité sociale

agricole qui interrogent les effets de la prédation sur la santé des éleveurs et des gardiens de troupeau. Cependant, ces effets de la prédation sur la santé se doublent de formes de vulnérabilités qui se construisent sur le long terme et qui sont liées à ce que nous appelons la *présence au loup*. La présence au loup renvoie au temps consacré physiquement et psychologiquement au prédateur et qui empiète sur le temps consacré physiquement et psychologiquement à d'autres tâches professionnelles et à l'entourage proche. Cette présence au loup, qui a pour effet d'isoler voire d'aliéner les éleveurs et les gardiens de troupeau, se manifeste de trois manières. Elle se manifeste tout d'abord par anticipation : lorsque la prédation constitue une possibilité, du fait de la présence d'une meute ou d'attaques à proximité, le temps et l'énergie consacrés à la protection des troupeaux augmentent et contribuent à fatiguer les éleveurs et les gardiens de troupeau (gardienage de nuit, réveil par les sonnailles et les chiens de protection, etc.), en même temps qu'à les isoler de leur entourage, à la fois physiquement et symboliquement. Cette présence au loup se manifeste aussi par répétition : lorsque les attaques se succèdent ou que la menace d'une attaque est constante, les possibilités de consacrer du temps à d'autres tâches que la garde des bêtes ou la capacité à assurer d'autres rôles sociaux que celui d'éleveur ou de gardien de troupeau s'en trouvent réduites. Enfin, la présence au loup se manifeste par des formes de retentissement : les attaques laissent une trace qui se prolonge dans le temps et qui se concrétise dans le soin porté aux bêtes blessées, dans des troubles du sommeil (insomnies, cauchemars, etc.), ou dans des difficultés à retourner sur les lieux de l'attaque, autant de manifestations qui ont pour effet d'étirer sur plusieurs semaines ou plusieurs mois une attaque qui n'a pourtant duré que quelques minutes. Aurore, éleveuse de brebis pour la viande dans le Vercors, installée en GAEC avec son frère et travaillant avec son conjoint sur l'exploitation qu'elle a reprise à la suite de son père et de son grand-père, décrit ainsi l'usure physique et psychologique qui résulte de la présence au loup :

Aurore : « En 2017, je me suis fait manger mon chien de protection. [...] Donc là, j'ai repris deux chiens. [...] Et je me suis dit "Ça suffit pas", donc j'ai passé mon permis de chasse. Et depuis, ma vie tourne à vingt heures de travail par jour, et une protection permanente de mes brebis, tout le temps. [...] Donc après les dernières années d'alpage aucune attaque parce que [mon compagnon] gardait la journée, moi je gardais la nuit. Et quand il y avait une galère pour le brouillard ou quoi, on gardait à deux la journée et je faisais quand même la nuit. [...] C'était vingt-deux heures de travail par jour là pour moi. Donc la présence fait en sorte qu'il n'y a pas d'attaque. Ça c'est prouvé, adjugé par moi ! [...] Et les années d'alpage se sont finies sans aucune perte, mais physiquement épuisée. Au début où j'ai commencé à "mener cette vie" j'arrivais à récupérer l'hiver pour être au taquet l'été. [...] Sauf qu'après, catastrophe, le loup est venu autour de ma bergerie : mes brebis s'étouffent dans la bergerie. [...] Donc voilà, aujourd'hui on en est là. Et heureusement qu'il y a les amis qui viennent nous aider parce qu'on tient plus debout ! »

À la suite de notre entretien avec Aurore, nous notons la chose suivante :

« Ce qui est notable et qui ne se verra pas à la retranscription de l'entretien, c'est l'apparence d'Aurore : j'ai en face de moi quelqu'un qui semble fatigué, qui a les yeux cernés et embués, et dont la voix oscille entre forte assurance et trémolos. Certaines des expériences racontées sont accompagnées de larmes (au point qu'à un moment, nous devons stopper l'enregistreur et arrêter de parler d'une expérience particulièrement traumatisante : la découverte par son fils au petit matin de brebis prédatées à proximité de la cabane de garde, qui a donné lieu à des cauchemars récurrents par la suite, à la fois de la part de son fils et d'elle). » (extrait de carnet de terrain de Frédéric Nicolas)

Cet extrait d'entretien avec une éleveuse d'origine agricole et la prise de notes qui a suivi montrent ainsi à quel point l'expérience de prédation ne se résume pas au moment de l'attaque et que la présence au loup (« mener cette vie » nous dit Aurore) contribue, sur le long terme, à produire des vulnérabilités de santé importantes.

2.2. « Durs au mal » : de critère de professionnalité à facteur de vulnérabilités

Ces vulnérabilités de santé liées à la présence au loup sont d'autant plus importantes qu'elles sont amplifiées d'un côté par la pénibilité du métier (postures contraintes, dénivelés importants, conditions météorologiques extrêmes, etc.) et d'un autre côté par un ensemble de dispositions auxquelles les éleveurs et les gardiens de troupeau sont socialisés sur le long terme. Ces dispositions sont notamment constitutives d'une figure de « dur au mal » valorisée dans les mondes du pastoralisme. « Ne pas faire attention à soi », « ne pas s'écouter », « ne pas compter ses heures », « tout donner à son travail » sont autant de phrases entendues lors de nos entretiens avec les éleveurs et les gardiens de troupeau qui témoignent d'un rapport vocationnel à l'activité pastorale et qui donnent à voir à quel point la résilience physique est un critère de professionnalité valorisé par ces professionnels. À l'inverse, « se laisser aller », « faire le fonctionnaire », « s'en foutre » sont autant de jugements négatifs produits de manière spontanée sur ceux qui « travaillent mal ». Ainsi, lorsque des problèmes physiques ou psychologiques émergent, notamment chez celles et ceux dont la présence au loup est importante, ils sont assez fréquemment « mis de côté » tant qu'ils ne sont pas incapacitants. Cette valorisation de la résilience physique dans le métier concerne aussi bien les femmes que les hommes, du fait notamment de la pénibilité intrinsèque des tâches à réaliser. Mais tout se passe comme si cette injonction à « être dur au mal », dans un contexte de prédation, s'imposait davantage aux hommes qu'aux femmes et que la mise en mots des vulnérabilités restait une attente implicitement réservée aux éleveuses ou aux conjointes d'éleveurs (au moins dans les contextes familiaux ou médicaux, peut-être moins dans les médias, où la parole masculine semble être plus fréquente). Séverine, éleveuse de bovins dans les Hautes-Alpes, raconte ainsi le dérochement de 17 de ses bêtes suite à une attaque :

Séverine : *« Je ne sais jamais comment [mon conjoint] a vécu le dérochement, et je le saurai jamais.*

Antoine : *Lui, il en parlait à des collègues, à des copains ?*

Séverine : *Non. Lui, il n'en a jamais parlé à personne.*

Antoine : *Alors que c'était lui qui était en première ligne.*

Séverine : *Voilà. Il n'a jamais voulu que j'y sois là-haut, moi je leur en ai voulu à mort de l'avoir fait monter cinq fois, je ne sais jamais comment et je saurai jamais.*

Antoine : *Vous pensez qu'il n'en parle à personne ?*

Séverine : *Ab non. Ça c'est sûr qu'il le vit très mal et qu'il n'en parle pas. Et je pense que dès qu'on monte là-haut il doit en avoir plein les... il doit les avoir là. En plus c'est lui qui monte parce que moi avec mes genoux je ne peux plus marcher, c'est lui chaque fois qui va voir les bêtes. Toujours c'est lui qui va les chercher, il les a cherchées pendant deux jours en bas, c'est lui qui les a cherchées, il n'en parle pas, c'est comme ça. [...] Après chacun le gère à sa façon, c'est compliqué, chacun peut pas le gérer pareil. Lui il te dit qu'en reparler c'est juste se remettre ça en tête et qu'il ne faut pas. Je ne sais pas si ça lui fait du bien de pas en parler ou si ça lui fait pas de bien, je peux pas le savoir. »*

À travers cette description, on voit comment l'injonction à être dur au mal s'applique différemment aux hommes et aux femmes dans un contexte de prédation et comment la valorisation de la résilience physique et psychologique peut conduire à faire émerger un certain nombre de problèmes de santé. Comme le dit Séverine, « chacun le gère à sa façon ». Dans ce cas précis, Séverine n'est pas « montée » le jour du constat parce que son conjoint « n'a pas voulu », mais aussi parce qu'elle s'est écoutée (elle a des problèmes de genoux), tandis que son conjoint est au contraire « remonté » cinq fois et a cherché les bêtes pendant deux jours : si elle dit ne pas savoir comment il a vécu le dérochement, elle souligne néanmoins qu'il « en a plein

les... » et qu'il « doit les avoir là », deux expressions qui renvoient à de la colère, de l'énerverment ou de l'anxiété face à la prédation et à son traitement administratif. Pour le conjoint de Séverine, c'est le fait même d'en parler qui peut être synonyme de vulnérabilité, rendant d'autant plus improbable le recours aux dispositifs d'aide mis en place par les organisations agricoles ou la sécurité sociale. C'est ainsi que Séverine dit avoir « besoin » d'en parler tandis que son conjoint a quant à lui besoin de « tirer un trait sur cette expérience ».

Séverine : « C'est vrai que là mentalement moi je me suis fait suivre par un psychologue, un peu, suite à ça. [...] C'était accordé par la MSA. [...] Et comme on n'en a jamais parlé entre nous, parce qu'on ne veut pas en parler entre nous [...] on a dit "Il faut faire un trait dessus". Et moi, j'avais quand même besoin de voir quelqu'un pour en parler donc j'ai été en parler. Mais je n'ai pas trouvé mon compte. [...] Je n'ai pas trouvé mon compte au psychologue, parce que le problème c'est qu'on n'a pas de psychologue qui soit vraiment pointu sur le psychisme suite à une attaque de loup. [...] La psychologue était très gentille, ça il n'y a rien à dire. Mais elle n'était pas assez pointue sur notre problème : la problématique du loup est tellement complexe et tellement incompréhensible pour les gens de l'extérieur, on peut en parler qu'entre nous, que dans le monde agricole. »

Comme on le voit à travers ce cas, parler d'une attaque se révèle difficile y compris au sein de la maisonnée : en dehors des aspects pratiques à régler (comment trouver puis évacuer les bêtes, organiser le constat, se demander s'il faut remettre des bêtes ou non, etc.), l'impact psychologique de l'attaque demeure un sujet délicat à aborder, car il renvoie à la fois à un ethos professionnel (être dur au mal) et à des attentes et des rôles sociaux genrés au sein de la famille ou de la maisonnée.

On comprend dès lors que les dispositifs d'aide mis en place par les organisations agricoles et les organismes de protection sociale aient des effets limités quand les éleveurs y ont recours (comme c'est le cas de Séverine) et que ce recours soit lui-même limité ou nul pour ceux qui, du fait de leur genre et de leur socialisation au métier, sont disposés à valoriser leur résilience physique et psychologique face au loup (comme c'est le cas du compagnon de Séverine). De ce point de vue, les formes institutionnelles de repérage des problèmes de santé liés à la prédation, que celles-ci émanent des organisations agricoles ou des organismes de protection sociale, contribuent sûrement malgré elles à la transformation de la catégorie de « dur au mal » de critère de professionnalité à facteur de fragilités. En effet, quand cette éleveuse, secrétaire générale d'une fédération syndicale départementale, décrit les signaux d'alerte nécessaires pour repérer les problèmes de santé liés à la prédation et déclencher les dispositifs d'aide, on se rend compte que ces signaux doivent être nombreux :

Antoine : « Dans vos activités syndicales, ça vous arrive d'avoir à soutenir des collègues qui sont au fond du trou ?

Séverine : Régulièrement, mais c'est dur à avoir. Déjà, dès qu'on a une attaque, une grosse attaque, parce que les petites attaques on n'y va pas à chaque fois. [...] Donc, quand on a des grosses attaques on sait, ça c'est des choses qu'on sait donc on va aller voir, si vraiment on voit qu'un type ça va pas fort... Déjà s'il est seul, s'il a pas sa femme, s'il est pas accompagné, s'il est seul, on téléphone souvent à la MSA pour qu'ils mettent le suivi psychologique. Ils y envoient au moins une fois l'assistante sociale, ils parlent avec lui, après ils voient s'il veut le psychologue ou pas. »

Ainsi, les organisations agricoles, dans l'accompagnement qu'elles proposent aux victimes de la prédation, sont amenées à prioriser leurs efforts et leurs ressources sur les attaques les plus grosses, les plus spectaculaires ou les plus visibles, et ainsi à invisibiliser certaines formes de vulnérabilités sociales pourtant amplifiées par la prédation. Ces vulnérabilités s'ajoutent elles-mêmes à un ensemble de vulnérabilités professionnelles.

3. Des professionnalités empêchées, sources de vulnérabilités

Au-delà des vulnérabilités de santé directement et indirectement induites ou amplifiées par la prédation, le travail et le rapport au travail des éleveurs et des gardiens de troupeau changent de nature avec l'arrivée des loups et occasionnent des vulnérabilités liées d'une part au sens donné à l'activité et d'autre part à l'inscription de cette activité dans des histoires familiales qui obligent et contraignent.

3.1. « Vrai travail » et « sale travail » : l'élevage extensif à l'épreuve du loup

Dans les discours des organisations agricoles mais aussi dans ceux d'un grand nombre d'éleveurs et de gardiens de troupeau rencontrés dans le cadre de notre enquête, voir les bêtes « profiter » et ainsi améliorer la qualité des produits proposés ou encore façonner les paysages et favoriser la biodiversité relèvent du « vrai travail » (Hughes, 1996) et d'une activité honorable qu'ils sont fiers d'exercer et qui est reconnue par les consommateurs et les professionnels, notamment à travers des signes de qualité. À l'inverse, ce qui est considéré comme le « sale travail », principalement les tâches sécuritaires, sanitaires et administratives directement liées à la prédation, est vivement critiqué en même temps que relégué dans la division morale du travail pastoral (notamment aux conjointes, aux bergers et aux aides-bergers). Le « vrai travail » fait donc la valeur distinctive de l'activité, notamment vis-à-vis de formes d'élevage plus intensives. Une des conséquences de la prédation est de remettre en question ces critères de professionnalité et les profits distinctifs qui y sont associés. Tout cela s'opère d'abord de manière directe, lorsque des bêtes sont prédatées ou blessées par le loup. Si cette perte directe donne lieu, dans le cadre du Plan loup, à une évaluation et éventuellement à une indemnisation, cette prise en charge est critiquée parce qu'elle ne valorise, ni le *travail supplémentaire* occasionné par la prédation, ni le *travail invisible* constitutif de la valeur économique et symbolique de l'activité.

Ainsi, au-delà de la perte économique directe que représente un animal prédaté ou blessé, le temps passé à la recherche des bêtes mortes (pour pouvoir se faire indemniser), au constat de prédation avec les agents de l'État ou aux soins des bêtes blessées (pour tenter de les sauver) est du temps pris sur des activités davantage valorisées en montagne (donner le biais, fabriquer le fromage, soigner les pieds, etc.) ou en plaine (faire les foins, assurer la vente directe, etc.). De la même manière, certains quartiers ou zones d'alpage, du fait de leurs caractéristiques physiques (zones escarpées, difficiles d'accès, où la visibilité est moindre et les risques d'attaque plus grands, etc.), peuvent être abandonnés (les quartiers d'août particulièrement) : dans ce cas-là, le sens donné à l'activité est remis en question puisque l'herbe n'est pas mangée (fonction productive non remplie) et les services écosystémiques (parfois reconnus par les mesures agroenvironnementales) ne sont pas assurés (débroussaillage contre les risques d'incendie, ouverture du milieu, entretien des chemins de randonnée, encouragement de la biodiversité, etc.). Les mesures de sécurisation et de protection des troupeaux – principalement la garde, l'installation et l'entretien de parcs électrifiés et la mise en place de chiens de protection – sont également synonymes de travail supplémentaire : or, certaines de ces tâches sont peu valorisées par les bergers, les aides-bergers et les éleveurs du fait de leur faible technicité et de leur caractère routinier. C'est pourtant celles-ci qui deviennent les plus visibles pour les autres usagers des espaces pastoraux en plaine et en montagne et qui donnent lieu à de véritables paniques morales (Doré et Nicolas, 2022) et à la mobilisation d'un ensemble hétérogène d'acteurs « lycophiles » (Mauz, 2005).

Les éleveurs et les bergers sont également nombreux à souligner les troubles comportementaux du bétail (avec les chiens ou avec les éleveurs eux-mêmes), les avortements, la perte de fertilité, la diminution des volumes de lait produits ou de la masse corporelle des bêtes destinées au

marché de la viande. Pour les éleveurs qui cherchent à améliorer la qualité de leur troupeau en investissant du temps et de l'argent dans la sélection des races, une attaque qui fait des victimes représente une perte indirecte conséquente : quand des bêtes sélectionnées sur des générations meurent à cause de la prédation, c'est parfois l'ensemble d'un long travail de sélection qui est sapé et qui n'est pas reconnu à sa juste valeur par les mesures d'indemnisation des troupeaux (Vincent, 2011).

Comme on le voit à travers cette liste trop rapide des conséquences directes et indirectes de la prédation, la valeur des activités d'élevage et de conduites des troupeaux ne se limite pas à la valeur marchande du produit vendu (viande, lait ou laine), mais elle s'étend à la relation avec l'animal (qui n'est pas la même pour tous les éleveurs ni tous les types d'élevage) et au travail des éleveurs et bergers pour s'assurer de la qualité du produit : dans cette perspective, les animaux tués font également disparaître symboliquement et abruptement des centaines d'heures de travail et le sens associé au métier.

3.2. Quand le loup se mêle à des histoires de famille

La définition du « vrai travail » et du « sale travail » ainsi que le sens donné à l'activité sont d'autant plus impactés par la prédation que celle-ci remet aussi en question les fondements sociaux et familiaux de l'élevage extensif. En d'autres termes, la présence des loups et la prédation viennent remettre en question des rapports à l'activité d'élevage construits sur des générations, parfois au prix de ruptures et de conflits coûteux. Comme les travaux de Nicolas Deffontaines (2017) le montrent au sujet du suicide des agriculteurs, un élément central à prendre en compte pour comprendre les vulnérabilités des agriculteurs, et donc ici des éleveurs et des bergers confrontés au loup, est de cerner le plus finement possible leur degré d'intégration dans le métier : être de famille agricole, reprendre l'exploitation familiale, s'engager et avoir des responsabilités dans des organisations agricoles sont autant de ressources qui permettent d'être reconnu par les pairs et de se faire une réputation dans le métier. Mais ces ressources peuvent également avoir des effets ambivalents sur leur santé : beaucoup d'éleveurs et de bergers se trouvent ainsi dans l'impossibilité structurelle de lâcher prise partiellement ou complètement dans le cadre de leur activité.

Dans de nombreux cas, les éleveurs arrivent dans le métier dans le cadre d'une transmission familiale, parfois sur plusieurs générations. Or, la responsabilité de l'héritage transmis en ligne directe par les grands-parents et les parents est trop importante pour envisager l'arrêt, même partiel, de l'activité. Romain, éleveur installé hors cadre agricole dans la Drôme avant d'abandonner son activité et de devenir référent loup dans une organisation syndicale, compare sa situation de « néorural » avec celle de son voisin, issu d'une famille locale d'éleveurs. Il nous raconte par exemple que ce voisin était à ce point dans l'impossibilité d'envisager l'arrêt de son activité (en raison de la prédation) qu'il a un jour décidé de foncer dans un arbre au bord de la route, ce qui a entraîné un arrêt de travail de plusieurs mois dont il se satisfaisait bien. Dans ce cas comme dans d'autres, la pression qui a trait à l'héritage familial peut accentuer le malaise ressenti face à la prédation et conduire à des actes désespérés. À ce titre, Romain souligne également que la personne que son voisin a eue au bout de la ligne d'urgence téléphonique de la MSA n'a pas été en mesure de saisir ce problème, lui conseillant de « ne pas lâcher » et de « tenir bon », alors même que cet éleveur souhaitait entendre le contraire, à savoir qu'il avait le droit d'arrêter, quel que soit l'héritage transmis en ligne directe par ses parents. De ce point de vue, la menace que constitue le loup ne concerne pas seulement le troupeau, ni même l'éleveur et le gardien qui en ont la responsabilité, mais aussi la reproduction d'une exploitation transmise sur des générations.

Quand cette transmission familiale s'est opérée au prix d'une remise en question du modèle d'exploitation mis en place par les générations précédentes (en conformité avec les politiques de développement agricole : agrandissement, endettement, investissement, intégration, etc.), la prédation vient de la même manière fragiliser un équilibre économique et familial déjà précaire. Dans le cas d'Aurore, déjà évoqué précédemment, la transmission de l'exploitation s'opère par des changements importants, difficiles à mettre en place, du fait d'abord de leur ampleur, du fait ensuite de la résistance à laquelle ces changements donnent lieu au sein de la famille :

Frédéric : « *Mais pourquoi avoir abandonné la coopérative ? [...]* »

Aurore : *Déjà parce que je ne vois pas, j'ai du mal à mettre... Enfin, je l'ai vécu avec mon père : mettre les agneaux dans le camion et recevoir le chèque, c'est pas du tout dans ma façon de voir les choses. Et je trouve ça très intéressant d'avoir un contact avec ses clients. Et un retour aussi, c'est ce qui nous donne la force de continuer. Et parce que je gagne ma vie avec 300 brebis et pas 1 000. [...] Donc après moi quand j'ai commencé à voir un peu ailleurs dans le Diois comment ça se passait, je me suis dit : "Ça ne me convient pas ce truc-là. [...] Non ce n'est pas possible en fait, je ne veux pas travailler comme ça." La première année où je me suis installée c'était un petit peu... Quand j'ai dit à mon père : "La coopérative je ne veux pas en entendre parler", j'ai senti... Il m'a dit : "Tu es sûre de toi ?" Je lui ai dit : "Je fais tout en direct." Il m'a regardée : "Tu es sûre de toi ?" "Oui oui." [...] Après j'avais une conduite d'élevage peut-être différente de celle que j'ai aujourd'hui aussi. Je ne transhumais pas à l'époque. Ça a duré un an. Ouais, ça a duré un an. Et après étant donné qu'on avait une exploitation un peu petite et qu'on s'est tapé les sécheresses consécutives, etc., j'ai trouvé l'opportunité de transhummer pas loin de chez moi et d'être aide-bergère en même temps, et de pouvoir continuer ma vente directe en parallèle. Là ça faisait des sacrées journées, mais on arrivait à cumuler tout ça. »*

Dans le cas d'Aurore, combiner plusieurs activités, plusieurs statuts, avoir la responsabilité de son troupeau et de celui des autres et travailler sous le regard de sa famille et de ses proches, tout cela apparaît comme un prix acceptable à payer pour travailler en conformité avec l'idée qu'elle se fait de son métier (production de qualité, petits troupeaux, meilleure valorisation, respect de la nature, entretien du milieu, contact privilégié avec la clientèle, etc.). Si « ça faisait des sacrées journées, [elle ajoute qu']on arrivait à cumuler tout ça ». Mais quand les problèmes de prédation émergent – quelles que soient leur gravité, leur intensité et leur fréquence –, ces manières de travailler et cette « rupture » avec l'héritage familial pour retrouver du sens au métier sont remises en question et la pression se fait relativement forte sur une organisation du travail et une organisation personnelle déjà relativement en tension.

Ainsi, de nombreux éleveurs choisissent de travailler en accord avec des principes et des valeurs dont ils ont hérité ou qu'ils ont adoptés sur le long terme, certains au prix d'une rupture biographique et familiale ou d'une forme de conversion coûteuse sur le plan économique et symbolique. Dans le cas d'Éleanor, fille d'un médecin et d'une infirmière urbains, installée avec son conjoint en ovin laitier sur l'exploitation de sa belle-famille (beau-père toujours en activité et belle-mère très investie dans le dossier loup), l'installation constitue une rupture importante :

Éleanor : « *J'avais cette problématique de me dire de faire quelque chose pour la planète quand même. Et je m'étais dit que le seul moyen que j'agisse concrètement par rapport à mes idées, je veux faire du maraîchage, je veux produire de la bonne bouffe. Et des plantes médicinales parce qu'en plus, mon père qui est médecin et ma mère infirmière, ils sont complètement dans l'allopathie, tout ça, et moi il était hors de question que je passe là-dedans. Et j'ai découvert les plantes, la phytothérapie, les huiles essentielles, tout ça : ça me plaît et je veux le travailler. Et d'ailleurs, on le travaille sur nos brebis et même sur nous, on se soigne comme ça. [...] Mon père qui était médecin, qui voulait qu'on fasse des études d'ingénieurs, tout ça, en fait il est trop fier d'avoir une fille bergère : il le dit à tout le monde. Ma mère a beaucoup paniqué je pense quand je lui ai dit que j'avais démissionné, parce que je touchais quand même 2 000 euros par mois, j'avais mes congés, j'avais mes RTT, j'avais la belle vie, j'avais tout, je partais en voyage à l'étranger : elle n'était pas trop rassurée je crois, que je fasse* »

Nicolas Frédéric, Doré Antoine (2023). « L'élevage extensif face à la prédation : le loup comme amplificateur de vulnérabilités », in Joly Nathalie, Dupré Lucie et Petit Sandrine, *D'une agriculture à l'autre. Conflictualités, expérimentations, transmissions*. Quae, educagri éditions : 45-56.

ça. Je lui ai dit, "Écoute, de toute façon, c'est ce que je veux faire, c'est bon maintenant, je suis majeure, vaccinée, t'as plus rien à me dire, moi c'est ce que je veux faire." ».

Ainsi, pour Éleanor, qui rompt symboliquement avec ses parents, médecin et infirmière « allopathes », en s'installant comme éleveuse en montagne, la prédation vient là aussi remettre en question cette « conversion », finalement acceptée par ses parents, et en quelque sorte les efforts auxquels elle a consenti pour exercer le métier.

Comme on le voit à travers ces exemples, l'exercice des métiers du pastoralisme correspond donc souvent à une volonté d'exercer un travail en accord avec des convictions et des valeurs considérées comme importantes, mais aussi en accord avec un changement de paradigme de production amorcé par le verdissement des politiques agricoles au niveau européen et français. Il est le produit de trajectoires sociales et familiales qui, de plusieurs façons, obligent et contraignent les éleveurs dans la gestion et la conduite de leur exploitation en contexte de prédation. De ce fait, l'incompréhension est d'autant plus grande vis-à-vis des politiques de protection du loup que leur conception du métier est remise en question par celles-ci, certains éleveurs abandonnant les estives et envisageant de rentrer davantage leurs bêtes en bâtiments pour ne pas être ennuyés par la prédation.

4. Conclusion

Abordée du point de vue d'un élevage extensif souvent qualifié d'écologiquement « vertueux », mais confronté à la prédation lupine, les dynamiques de transition écologique se donnent ici à voir dans leur complexité, loin des paniques morales qui tendent à opposer les agriculteurs aux écologistes et, en l'espèce, les « lycophobes » aux « lycophiles ». Ressaisis dans l'espace des relations qui les caractérise et les définit, on se rend compte que le loup et la prédation créent un ensemble de vulnérabilités professionnelles et de santé qu'on ne peut résumer aux seules attaques (malgré leur visibilité médiatique) : en effet, ces vulnérabilités trouvent leur fondement dans un ensemble de logiques pratiques de l'activité pastorale (constitutives d'une présence au loup incapacitante), de dispositions individuelles constituées en critères de professionnalité (notamment celles qui contribuent à la fabrique de « durs au mal »), ainsi que dans l'économie morale du groupe professionnel et dans l'imbrication des dimensions productives et domestiques de l'activité pastorale.

Bibliographie

Beaud S., 1996, L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'« entretien ethnographique », *Politix*, 35, pp. 226-257.

Deffontaines N., 2017, *Les suicides des agriculteurs. Pluralité des approches pour une analyse configurationnelle du suicide*, thèse de sociologie, université de Bourgogne.

Doré A., 2013, L'exercice des biopolitiques. Conditions matérielles et ontologiques de la gestion gouvernementale d'une population animale, *Revue d'anthropologie des connaissances*, 7, pp. 837-855.

Doré A., Nicolas F., 2022, Infrapolitiques des paniques morales. Faire face et faire sens de la « guerre du loup », *Émulations*, 41, pp. 165-188.

Fassin D., 2009, Les économies morales revisitées, *Annales HSS*, 6, pp. 1237-1266.

Grandmougin B., Owen Le Mat O., Brice Amand B., Duprez C., Mounet C., 2010, Évaluation de l'impact socio-économique du loup sur les systèmes pastoraux dans les Alpes Françaises, rapport ACTeon/CEMAGREF.

Hughes E.C., 1996, *Le Regard sociologique : Essais choisis*, Éditions de l'EHESS.

Nicolas Frédéric, Doré Antoine (2023). « L'élevage extensif face à la prédation : le loup comme amplificateur de vulnérabilités », in Joly Nathalie, Dupré Lucie et Petit Sandrine, *D'une agriculture à l'autre. Conflictualités, expérimentations, transmissions*. Quæ, educagri éditions : 45-56.

Mauz I., 2005, *Gens, cornes et crocs*, Éditions Quæ.

Mauz I., Granjou C., 2005, L'incertitude scientifique explique-t-elle la défiance ? Le cas de la réception des résultats du suivi scientifique du loup, in Allard P., Fox D., Picon B. (dir.), *Incertitudes et environnement. La fin des certitudes scientifiques*, Edisud, pp. 383-396.

Mounet, C., 2006, Le monde agricole confronté au loup, au sanglier et à leurs partisans : un conflit d'usage et de représentation. *Revue de géographie alpine*, 94, 4, pp. 89-109.

Passeron J.C., Revel J., 2005, *Penser par cas*, Éditions de l'EHESS.

Scott J.C., 1985, *Weapons of the Weak. Everyday Forms of Peasant Resistance*, Yale University Press.

Skogen K., Krange O., 2003, A wolf at the gate: the anti-carnivore alliance and the symbolic construction of community, *Sociologia ruralis*, 43, 3, pp. 309-325.

Thompson E.P., 1963, *The Making of the English Working Class*, New York, Pantheon.

Vincent M., 2011, *Les alpages à l'épreuve des loups*, Éditions Quæ.

Zahl-Thanem A. *et al.*, 2020, The Impact of Wolves on Psychological Distress among Farmers in Norway, *Journal of Rural Studies*, 78, 1, pp. 1-11.